

trop souvent de nouveaux malheurs ramener son affliction et rouvrir ses blessures.

J'ai l'honneur d'être avec une haute considération, etc.

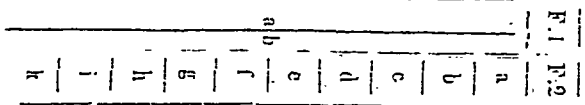
† CLAUD.-HIP. Ev. de Chartres.

Chartres, le 19 mai 1845.

Nous reproduisons de l'*Aurore* la correspondance suivante :

M. l'Editeur, — Dans un article que vous avez bien voulu accueillir dernièrement dans vos colonnes, je disais que, si l'on trouvait convenable de substituer à nos vaches et à nos chevaux des vaches et des chevaux de grande taille importés, il faudrait au préalable porter notre agriculture à ce degré de perfection qu'elle a atteint ailleurs. Si les avis peuvent être partagés sur la convenance d'introduire ici ces grandes espèces, sans doute qu'ils ne peuvent l'être sur celle de faire sortir notre agriculture de l'état d'enfance où elle se trouve encore. Le patriote éclairé doit voir avec chagrin que, lorsque l'agriculture est devenue un art en Europe et chez nos voisins, elle n'est encore en Canada, chez la plupart de ceux qui s'y livrent, qu'un métier, et un bien pauvre métier, puisqu'il nourrit à peine ceux qui l'exercent. Les causes de cet état arrêté sont dues sans doute autant à l'étonnante fertilité première de notre sol, que le nouveau colon trouvait vierge, qu'au manque d'éducation dans la classe agricole, ou à malheureusement cru que cette terre, qui produisait comme d'elle-même tout ce qu'on lui demandait, ne s'épuisait jamais. Il semblerait en effet qu'on crût avoir trouvé la corne que Jupiter donna autrefois à Amalthee, et qu'on n'eût plus qu'à en tirer tous ces dons variés que la terre ne donne d'ordinaire qu'au travail et à l'intelligence de l'homme. Presque aucun art n'était requis alors ; bien loin donc de profiter des nouvelles découvertes, le paysan français, devenu l'heureux colon du Canada, oublia même ce que l'expérience avait appris au moins intelligent sur le vieux sol de la France. L'improductive jachère, décrite dans toute l'Europe, régna en souveraine en Canada. Nos terres semées en blé donnèrent d'abord vingt et trente pour un, et, comme ce grain, premier besoin de l'homme, est celui qui se vend le mieux, on le confia au même champ tant et tant qu'on est parvenu, en beaucoup d'endroits, à détruire complètement le principal de sa fécondité. Avec ce système, d'un champ fertile on a fait en peu d'années une vieille terre, que le cultivateur jadis aisé qui l'habitait, abandonné ou est sur le point d'abandonner pour venir se jeter dans le gouffre béant de nos villes. On ne se doutait pas même des avantages résultant des assolements ou rotations de culture, que nos pères avaient au moins soupçonnés avant de quitter la France et que leurs fils oublièrent bientôt ici.

Ce sont certainement là de grands maux auxquels il faut porter remède, et un remède d'autant plus prompt que le mal est plus grand. Cependant, lorsqu'un cultivateur qui, par suite de l'épuisement de ses champs, a vendu successivement la plus grande partie de ses bestiaux, prend dans ses mains un traité d'agriculture, après en avoir parcouru quelques pages, il le referme en secouant tristement la tête. Il sent que cet ouvrage n'est fait que pour le cultivateur qui possède des champs encore fertiles ou qui du moins peut disposer de capitaux. Le cultivateur pauvre a toujours été l'objet particulier de ma sympathie, parce que rien ne m'intéresse comme le malheur allié à la vertu et à la résignation ; j'ai donc souvent rêvé à un moyen facile pour lui d'améliorer graduellement le champ ingrat qu'il arrose de ses sueurs. Je crois enfin en avoir trouvé un dans une simple division plus judicieuse de la ferme. Parcourez nos campagnes, et vous trouverez que les terres sont à peu près sans exception divisées longitudinalement en deux portions comme dans la Fig. 1. ci-dessous :



On sème une année la partie (a) et l'on fait paître les bestiaux dans la partie (b) ; l'année suivante on sème la partie (b) et l'on fait paître les bestiaux dans la partie (a) ; et ainsi de suite d'année en année. C'est là le système de jachères, qu'on me pardonne cette expression, dans toute sa naïveté première ; il est aisé de voir que des bestiaux ne doivent trouver qu'une misérable pâture dans un champ où l'on n'a semé ni graminées ni trèfle ; et il n'est pas moins aisé de voir qu'un champ ainsi laissé à nu pendant tout un été, a dû être en grande partie dépouillé de ses sucs par l'effet d'un soleil brûlant. De là l'épuisement graduel et rapide du sol. Un assolement même peu judicieux et l'abolition des jachères sont un remède à ce mal à la portée de toutes les fortunes. L'un et l'autre, impossibles avec la division actuelle de la ferme, deviennent faciles si on la divise comme dans la Fig. 2. c'est-à-dire transversalement.

Sous le rapport économique, on remarquera que, si la terre a trente arpens de long sur trois de large, en la divisant comme ci-dessus en dix parties, on aura trois arpens de clôture de moins à faire que si on la partageait longitudinalement comme dans la figure première. Au reste on voit que cette division est arbitraire et que l'on peut et doit diviser une terre en plus ou moins de parties suivant l'étendue, le besoin, les moyens, la nature du sol, etc. On remarquera aussi qu'en divisant une terre de cette manière, toutes les clôtures n'ont pas besoin d'être aussi solides les unes que les autres, vu qu'on peut destiner aux petits animaux un enclos particulier et qu'on peut même, au be-

soin, enlever les clôtures des parties qu'on ensemence.

Sous le rapport agricole, pour peu qu'on connaisse ce que c'est qu'une ferme ; on est convaincu qu'en la divisant ainsi, les assolements sont faciles et qu'il ne l'est pas moins d'abolir les jachères. On voit également qu'on peut semer plus ou moins souvent une pièce de terre suivant son plus ou moins grand degré de fertilité. Le cultivateur le moins intelligent sait qu'une pièce de terre qu'il a semée en graine de foin, donnera un meilleur passage à ses bestiaux qu'une jachère où ils ne trouvent que de rares végétaux peu propres d'ailleurs à les nourrir. Nos cultivateurs savent aussi qu'après une culture de pommes de terre ou patates, le blé vient très bien, qu'après celui-ci on peut semer des pois ou de la vesce, puis de l'avoine, puis du sarrazin, puis de l'orge mêlée à de la graine de foin. Il a donc déjà le secret des assolements, qui peuvent varier presque à l'infini suivant la nature du sol et les différentes espèces de céréales, de légumineuses, de racines, etc., qu'on cultive. Après donc avoir soumis successivement chaque solo ou partie de terre (a. b. c. d. e. f. g. h. i. k.) à un système d'assolement approprié à la qualité du sol, il pourra y faire paître ses bestiaux puisqu'il aura semé à la fin de l'assolement de la graine de foin. C'est ainsi que disparaîtra l'ingrate jachère, la honte et le fléau de notre agriculture. Ce pas facile mais immense fait, la masse des engrais augmentera graduellement ainsi que les moyens du cultivateur, et delà naîtront le bien-être et le perfectionnement de notre agriculture chez la classe agricole pauvre.

GUILLOT.

Montréal, 30 juin 1845.

BULLETIN.

Arrivée de MM. Gingras et Bellanger. — Extrait d'un pamphlet de Timon. — Nouvelles diverses.

Nous voyons par le *Canadien* que les exercices publics du collège de Sainte Anne auront lieu mercredi le 30 et jeudi le 31 du présent.

— Les deux jeunes Québécois qui, comme on se le rappelle, sont partis, l'an passé dans le cours de mai, pour la Terre Sainte, MM. Léon Gingras Ptre. et Bellanger ecclésiastique du Séminaire de Québec, sont arrivés mardi dernier à Montréal, d'où ils sont repartis le même jour pour la Métropole. Comme on peut bien se l'imaginer, nous n'avons pu avoir que quelques mots de renseignements sur leur voyage ; c'est tout au plus si nous pouvions donner un aperçu de leur itinéraire en Orient. Toutefois leur voyage a été des plus heureux. Dans le cours de 14 mois, nos pèlerins ont pu visiter en allant, comme on l'a déjà vu par les lettres de M. Gingras, l'Irlande, l'Angleterre, la France, la Suisse et l'Italie. Delà ils se sont rendus à Malte pour passer en Egypte, où ils ont visité Alexandrie, le Caire et quelques unes des plus fameuses pyramides. Ensuite ils se sont mis en route par terre pour Jérusalem, en passant par le Mont Sinaï ; et après avoir parcouru, à peu près deux cents lieues dans les déserts d'Arabie, montés sur des chameaux, ils sont enfin arrivés au tombeau du Sauveur pour la Semaine Sainte. De Jérusalem, nos deux voyageurs, si nous nous rappelons bien, ont visité les côtes de Liban et de la Syrie, jusqu'à Smyrne, où ils se sont embarqués pour Constantinople. Delà ils sont passés en Grèce, et après y avoir visité Athènes et les autres principales villes de ce royaume, ils ont traversé l'Allemagne en passant par Vienne et sont venus s'embarquer à Ostende, pour se rendre en Angleterre et de la mère patrie, en Canada, où enfin ils sont arrivés en parfaite santé et très satisfaits de leur voyage.

— Nous avons différé jusqu'à présent de parler de deux petits pamphlets publiés par M. de Cormenin, dans l'espérance de nous les procurer bientôt et de pouvoir les publier en entier. Nous avons reçu le premier intitulé le *oui et le non* dont nous commencerons la publication dans un prochain numéro. En attendant que nous puissions nous procurer l'autre intitulé *FEU ! FEU !* nous croyons devoir le faire connaître à nos lecteurs par l'extrait suivant que nous tirons du *Journal des Villes et des Campagnes*.

DU CLERCÉ FRANÇAIS.

Le nouveau pamphlet de M. Cormenin, *Feu ! Feu !* obtient un succès digne du sujet que l'écrivain a traité. On a déjà vu avec quelle force, avec quelle verve il réfutait ses pauvres adversaires, qui, tout honteux de ce feu d'arguments, gardent le silence. Que pourraient-ils répondre en effet ? Ni la vérité, ni la raison ne sont de leur côté, et ils sentent que, dans cette lutte vive où la victoire n'est possible qu'avec la logique et la bonne foi, le sophisme est non-seulement une arme impuissante ; mais qu'il discrédite ceux qui s'opiniâtraient à y recourir pour engager l'esprit public. C'est bien, certes, à l'égard de la religion catholique et du clergé français qu'ils s'en montrent surtout prodigieux.

Voici de quelle manière Timon rétorque leurs arguments, et l'on jugera que ce n'est point un feu de paille, comme le prétend la *Gazette*.